Code sujet : 305

BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Conception : ICN Business School – ISC Paris Grande École

———

RÉSUMÉ DE TEXTE

FILIÈRE ÉCONOMIQUE ET COMMERCIALE

VOIE TECHNOLOGIQUE

Mercredi 29 avril 2026 de 14h à 17h

Consignes :

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), le texte suivant.

Mentionnez le décompte par 50 mots et en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés. Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

N.B. :

Aucun document n'est autorisé.
L'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.
Si au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il la signalera sur sa copie et poursuivra sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il sera amené à prendre.

Tournez la page S.V.P.

Notre mémoire épisodique est le recueil des souvenirs de notre vécu : ces *épisodes* prêts à se rappeler à notre conscience pour nous réchauffer l'âme ou nous affliger d'un pincement au cœur, nous faire pousser des ailes ou nous filer le *blues*, ou simplement nous inviter à reparcourir notre chemin de vie. La mémoire épisodique est le siège de notre histoire. Or, cette capacité à se remémorer sa vie en un récit est probablement ce qui nous distingue le plus des autres animaux. La conscience de soi, pour les animaux humains que nous sommes, repose sur ces épisodes passés de notre histoire et sur les émotions que nous leur associons. Bien sûr, les animaux possèdent eux aussi la faculté de se rappeler, mais pas avec la même richesse que nous offre cette mémoire épisodique : ils n'ont pas cette capacité à effectuer un voyage intérieur dans le temps pour se représenter diverses expériences vécues. Comme chaque fois que nous tentons de définir le propre de l'homme, nous rencontrons des exceptions : les chercheurs Clayton, Dally et Emery ont ainsi montré que certains oiseaux, comme les geais, étaient capables de se rappeler où ils avaient caché leur nourriture, ce qu'ils avaient caché, et même quand ils l'avaient fait. La mémoire épisodique ne serait donc pas complètement absente du règne animal. Mais cette capacité est extrêmement rare, on ne la trouve pas, par exemple, chez les grands singes. Et ces faits de mémoire épisodique restent partiels et limités, on parle donc plutôt chez les animaux d'une mémoire quasi épisodique. Nous avons beau évoquer une « mémoire d'éléphant », leur capacité à se souvenir reste beaucoup moins impressionnante que la nôtre !

De fait, notre mémoire épisodique présente une caractéristique frappante : elle est possiblement infinie. Nous savons aujourd'hui, notamment grâce aux travaux de Larry Squire et Eric Kandel, prix Nobel de physiologie et de médecine, que la conception passée de la mémoire comme espace de stockage limité est fausse. Notre mémoire épisodique ne connaît aucune limite : l'ensemble dynamique que constituent tous ces épisodes du passé que nous conservons en mémoire pourra toujours accueillir de nouveaux souvenirs.

Chacun porte donc en soi le vaste océan des séquences de son passé, les souvenirs conscients ne constituant que la part émergée de l'iceberg de la mémoire épisodique. Nous oublions beaucoup moins que nous ne le croyons : les épisodes « oubliés » sont en fait enfouis un peu plus profondément. S'il nous arrive parfois de refouler avec force des épisodes traumatisants, ce refoulé est susceptible de retours brusques dans des circonstances particulières. L'intuition de Bergson se voit donc confirmée : ce n'est pas parce que nous avons « oublié » un souvenir que nous l'avons perdu définitivement. Il reste présent en nous, agit à sa manière dans notre cerveau, influence notre façon de penser, de percevoir le monde. Un souvenir « oublié » n'est pas comme un mot effacé sur une page, ou une donnée perdue, « écrasée », impossible à retrouver sur le disque dur d'un ordinateur. L'oubli ne signifie pas la disparition : le souvenir pourra toujours être retrouvé, à la faveur d'une balade qui convoque un été de notre adolescence, ou du goût d'une madeleine trempée dans du thé. Nous croyons oublier parce que d'autres souvenirs, plus directement utiles, prennent le devant de la scène de notre conscience, ou parce que nous refoulons un épisode insupportable de notre vécu. Mais tous ces souvenirs « oubliés » sont là, en retrait : d'une manière ou d'une autre, ils « persistent » en nous, pour reprendre le mot de Bergson.

Leur persistance a deux raisons principales, bien souvent liées : d'une part leur utilité, parfois à notre survie, d'autre part la forte charge émotionnelle de l'expérience traversée, l'émotion pouvant être un signe de l'utilité vitale. Nous gardons ainsi plus facilement en mémoire les émotions négatives : souvent associées à la peur, et donc à l'instinct de survie, elles déclenchent un réflexe de mémorisation hérité de milliers d'années d'évolution de notre espèce. Le craquement sec d'un morceau de bois qui nous met sur nos gardes, un réflexe de fuite à la vue d'un prédateur, la reconnaissance instinctive d'un cri d'effroi qui nous met

immédiatement en alerte : nous avons appris à réagir instantanément aux indices d'un danger. Les émotions primitives, désagréables, fonctionnent comme un avertissement pour le cerveau qui a appris la nécessité d'enregistrer l'information liée, pour notre préservation. Dans le processus même d'enregistrement de nos expériences, nous portons la mémoire de ce temps long de l'évolution. Et ainsi, aujourd'hui encore, nos souvenirs douloureux, malheureux, s'ancrent en nous avec plus de force que les autres, résultat de ce fonctionnement fondamental de notre mémoire.

Contrairement à la représentation première que les hommes s'en sont faite, qui a prévalu chez de nombreux psychologues jusqu'à la première moitié du XX^{e} siècle, un souvenir n'est donc pas une donnée inscrite dans notre cerveau. Ce n'est pas une trace mnésique localisée ni une image enregistrée quelque part, mais une manière dont notre cerveau a été affecté, impacté par ce que nous avons vécu.

On trouve dans le livre passionnant de Larry Squire et Eric Kandel l'histoire de cette représentation de notre mémoire, et notamment le récit des expériences qui ont prouvé que notre mémoire ne pouvait être localisée dans une zone précise du cerveau. On a longtemps cru par exemple que le siège de la mémoire se situait dans les lobes temporaux ou dans l'hippocampe. Or, une expérience réalisée par la grande psychologue canadienne Brenda Milner a montré qu'un patient, resté célèbre dans l'histoire de la psychologie sous les initiales H. M., continuait à se souvenir de son passé même après une opération lui ayant retiré la plus grande part des lobes temporaux et de l'hippocampe. Après une telle opération, il lui est certes devenu impossible de se constituer de nouveaux souvenirs, mais il a continué à évoquer avec précision des souvenirs de son passé, notamment de son enfance. La preuve fut ainsi faite que la mémoire n'était pas localisée dans les lobes temporaux et l'hippocampe, même si ce dernier joue un rôle primordial dans la constitution des souvenirs. Il n'existe donc pas, concluent Squire et Kandel, de centre spécifique dans le cerveau où seraient stockés nos souvenirs. Plusieurs structures cérébrales participent en même temps à leur représentation, différentes zones de notre cerveau s'échangent des informations, comme autant de faisceaux se croisant pour éclairer l'événement passé. Chaque faisceau porte une information relative à un aspect du souvenir, le parfum qui s'en dégage, son apparence, les relations humaines impliquées, les émotions associées, la saison à laquelle ça s'est passé, etc. Le tissage formé par ces faisceaux qui se croisent et se recroisent forme le souvenir et l'« encode », disent les scientifiques, dans la mémoire. Une fois le souvenir mémorisé, quelles que soient les altérations apportées aux zones du cerveau impliquées dans l'« encodage », le souvenir demeure. Les dernières découvertes des neurosciences confirment donc ce que Bergson supposa avec audace un siècle plus tôt, et qui justifia sa position spiritualiste : nous ne savons pas vraiment où se trouvent les souvenirs.

Notre mémoire est dynamique, et notre cerveau un organe en continuel renouvellement et évolution. Il faut imaginer quelque 85 milliards de neurones, et les milliards de synapses assurant leurs interconnexions : le souvenir est comme une sorte de pli, ou de réseau. Lors de l'épisode vécu, notre cerveau a réagi en établissant un ensemble de connexions neuronales, telle une vague, animant notre matière grise, et mettant en relation différentes régions de notre cerveau.

Le réseau, le pli qui s'établit alors dans notre cerveau, modifie celui-ci et établit le schéma de base du souvenir. Ainsi, notre cerveau est transformé par notre vécu, et nos souvenirs constituent en quelque sorte la carte de ce que nous devenons. Cette découverte fascinante en a induit une autre, fondamentale, il y a tout juste une trentaine d'années : notre cerveau se définit par sa plasticité, sa capacité à évoluer sans cesse, tel un dense réseau rhizomique en perpétuelle reconfiguration. À l'image de l'univers, jamais identique à lui-même, se refaçonnant constamment alors que des galaxies entières naissent et meurent, que

Tournez la page S.V.P.

des étoiles explosent en supernovas, que des nébuleuses s'effondrent en amas d'étoiles... Notre cerveau lui aussi se modifie en permanence, et nous pouvons toujours le transformer de nouveau ; nous pouvons remodeler ce qui a été formé. Nous avons beau avoir été affectés par une expérience négative, voire traumatique, nous verrons qu'aucun souvenir, aucun passé ne nous colle un destin dans la peau.

En nous souvenant, nous réactivons des réseaux, redonnons vie à des chemins neuronaux du passé, mais jamais exactement de la même manière puisque notre cerveau n'a eu de cesse de se transformer. Le souvenir est comme reconfiguré : par ce que nous avons vécu depuis, par le contexte présent, par notre état émotionnel. C'est en ce sens que notre mémoire est vivante, et un souvenir jamais deux fois le même.

Le réseau neuronal emprunté par le souvenir est tel un sentier serpentant dans une forêt : le même sentier, différent chaque fois que nous l'empruntons. La végétation aura poussé, il aura plu, des branches seront tombées, d'autres marcheurs l'auront modifié, creusé, élargi. Se remémorer, c'est toujours en même temps retrouver du connu et découvrir du nouveau.

Mais si chaque souvenir peut être revisité, et par là même reconstruit, il est inévitable que notre imagination prenne part au processus. La frontière entre la mémoire et l'imagination est impossible à tracer avec précision. La neuroscientifique américaine Elizabeth Loftus a établi dans les années 1970 qu'il existait en nous des faux souvenirs. Nous sommes persuadés que les choses se sont déroulées ainsi, mais c'est le fruit de notre imagination, pas de notre seule mémoire. Nous en faisons parfois nous-mêmes l'expérience. Tel épisode de l'histoire familiale par exemple, raconté tant de fois au cours de repas, anecdote qui ne manque jamais de faire sourire et qui fait partie de ce vécu commun qui tisse les liens avec nos frères et sœurs, nos parents et nos proches. Nous étions convaincus d'y avoir assisté jusqu'au jour où, le racontant avec entrain, un parent éclate de rire : « Mais toi, tu n'étais pas là ! » Cet épisode, nous l'avons tellement entendu, si bien imaginé que le souvenir est devenu plus vivace que d'autres pourtant bien réels. La mise en évidence de ces faux souvenirs par Elizabeth Loftus a connu un tel retentissement aux États-Unis que la manière de rendre la justice en a été impactée : il est devenu impossible de condamner quelqu'un sur la seule base d'un témoignage visuel, en raison du risque que l'identification soit en fait un faux souvenir, fruit de l'imagination du sujet ou d'une manipulation dont il aurait été victime.

Si notre mémoire épisodique n'est pas parfaitement fiable, il n'est pas pour autant nécessaire de nous défier complètement de nos souvenirs. S'ils ne sont pas toujours avérés, on peut cependant les considérer comme des indices à accumuler, croiser, interpréter. Et le sens que nous donnons à ces traces mnésiques dépend des idées et valeurs que nous leur associons. C'est le rôle de la mémoire sémantique.

Savoir ce qu'est la couleur jaune, que ce fruit à l'épaisse écorce jaune, à la chair juteuse et acide s'appelle un citron et qu'il appartient à la famille des agrumes relève de la mémoire sémantique. Savoir que la Seconde Guerre mondiale s'est achevée en 1945, connaître le contexte et les événements qui ont conduit à la guerre d'Algérie aussi. Associer mon besoin de boire au mot « soif », et le fait que je l'étanche à celui de « satisfaction », tout cela également relève de la mémoire sémantique. De même, notre capacité à reconnaître un coup de foudre, ou un sentiment de haine, à identifier une évidence, une déception, à saisir les concepts de liberté ou de dépendance, tout comme, au-delà, les idées que nous nous faisons des « choses de la vie ».

La mémoire sémantique contient les mots que nous posons sur les objets, les notions, les concepts, les « vérités générales ». En elle s'inscrit notre connaissance du monde. Elle ne se charge pas, comme la mémoire épisodique, des épisodes vécus mais de ce que nous en avons

déduit. Elle contient l'ensemble des connaissances, idées et jugements que nous avons, que ceux-ci soient explicites ou implicites.

Il arrive en effet souvent que nous ne soyons pas pleinement conscients des idées que nous avons sur les hommes et les femmes, l'amour, le pouvoir, le sens de la vie, ou encore sur nous-mêmes. Ces idées conçues par-devers notre conscience influencent pourtant notre rapport aux autres et au monde, nos émotions, nos réactions. Notre mémoire sémantique comporte ainsi une forte dimension implicite. Nous pouvons en effet ne même pas savoir, par exemple, que nous nous trouvons indignes d'être aimés : cette idée, dans notre mémoire sémantique implicite, résulte peut-être de notre expérience de jeune homme trompé par son premier amour ou d'enfant négligé par sa mère. Nos comportements, nos réactions découlent de la représentation de soi qui s'est fixée à ce moment : nous acceptons dès lors plus facilement qu'on nous manque d'attention ou de respect, laissons passer des attitudes fautives parce que, au fond de nous, se trouve cette idée que nous ne sommes pas dignes d'être aimés. Ce dénigrement de soi peut conduire à des moments d'angoisse ou de tristesse sans que nous parvenions à en comprendre l'origine. Bien que la conclusion, le jugement porté sur soi, né de notre vécu, ne soit pas fondé sur une réalité – être trompé, négligé ne signifie en rien que l'on mérite moins d'amour et d'attention que quiconque –, il n'en est pas moins bien ancré, actif. Nous y croyons sans même le savoir. Ces croyances solidement enracinées dans la mémoire sémantique implicite peuvent conduire la personne qui les porte à s'interdire de s'engager dans une nouvelle histoire, ou de simplement trouver le bonheur. Il faut donc parvenir à corriger ces « vérités » générales erronées, ces généralisations abusives déduites des épisodes vécus, ce que les psychothérapeutes nomment des « vérités émotionnelles ». Il ne s'agit pas de nier ce qui a eu lieu, mais de comprendre que nous en avons tiré des conclusions fausses. Nous pouvons nous souvenir d'un échec cuisant sans en inférer que « nous sommes nuls », et y rattacher, par exemple, l'idée que « nous sommes capables d'audace », ou que « cette expérience malheureuse a été riche d'enseignements ». Nous pouvons garder en mémoire le souvenir de ce que nous avons raté sans en déduire que nous sommes des ratés, et cela est possible parce que la mémoire sémantique est différente de la mémoire épisodique.

Les philosophes, historiens, psychanalystes ou écrivains n'ont pas attendu les neurosciences pour comprendre qu'il était possible de relire ou de réinterpréter le passé, et de s'en trouver éclairé, plus lucide et heureux. Mais grâce à elles, et aux progrès de l'imagerie cérébrale, nous obtenons une confirmation scientifique de cette possibilité de réappropriation. Nous savons aujourd'hui que les mémoires sémantique et épisodique, si elles sont toutes deux localisées dans le lobe temporal médian (hippocampe et amygdale), y occupent un emplacement bien différencié. Nous ne parlons pas ici de la localisation des souvenirs eux-mêmes – qui, comme nous l'avons vu, n'ont pas de lieu dans le cerveau –, mais des fonctions qui en permettent le « rappel ». Ces deux facultés de mémoire se distinguent donc par leur positionnement dans ces sphères du cerveau, mais aussi par un fonctionnement différent. Notre mémoire sémantique procède de notre mémoire épisodique, mais est autonome et obéit à ses propres règles. En effet, s'il est impossible d'effacer des souvenirs de notre mémoire épisodique, il est heureusement tout à fait possible de supprimer ou substituer des croyances dans notre mémoire sémantique implicite. Nous avons la capacité de changer les pseudo-vérités – les « vérités émotionnelles » – associées à un souvenir. Libérés de ces croyances erronées, délivrés de ces généralisations abusives, nous retrouverons la capacité à aller de l'avant. Mais pour cela, il aura fallu interroger le passé, comprendre que ce passé n'est pas « du passé », qu'il n'est pas là comme un bibelot sur une étagère ou une donnée sur un disque dur, mais qu'il attend, bien vivant, d'être reconstruit, comme une histoire que nous pouvons raconter autrement, une matière à laquelle nous pouvons imposer une forme nouvelle.

Nos connaissances actuelles en neurosciences confirment bien qu'il est possible de se remémorer un épisode vécu, présent dans notre mémoire épisodique, tout en agissant sur notre

Tournez la page S.V.P.

mémoire sémantique implicite, en revisitant le sens donné à cet épisode, en en faisant une interprétation nouvelle, en en tirant une « vérité générale » nouvelle. Cette différence de fonctionnement entre la mémoire épisodique et la mémoire sémantique est un élément clé : elle nous permet d'échapper au ressassement d'un souvenir douloureux en travaillant sur celui-ci pour en changer l'éclairage.

Dans son récit autobiographique, *Retour à Reims*, le sociologue Didier Eribon apporte un éclairage particulier à ce phénomène : nos interprétations ancrées dans notre mémoire sémantique implicite ne sont pas seulement personnelles, elles passent aussi par le spectre d'un héritage familial et sociologique. Nos « vérités » sont en partie influencées, voire déterminées, par notre milieu social. Notre mémoire sémantique implicite porte en effet certaines représentations du monde et de la société, elle véhicule des règles de vie, des valeurs et des croyances qui procèdent autant de notre vécu personnel que de l'héritage de notre classe sociale. Didier Eribon décrit notamment dans ce livre le mépris que ses parents, issus de la classe ouvrière, et en particulier son père, avaient pour lui ; pour son goût pour les études et les livres quand il était enfant. Cette disposition pour les lettres et les sciences sociales, cette ambition de s'élever par le savoir revenaient selon eux à « péter plus haut que son cul », et d'une certaine manière à trahir son milieu d'origine et les valeurs de la classe ouvrière. En pensant ainsi, en semblant mépriser, ou du moins en dévalorisant la curiosité intellectuelle de son fils, le père de Didier Eribon perpétue une mémoire sociale, un passé qui est autant le sien que celui de la classe ouvrière dans son ensemble et dont le récit s'ancre dans sa mémoire sémantique, aussi bien implicite qu'explicite (à la fois les croyances dont il a hérité et son savoir acquis sur la condition et l'histoire de la classe ouvrière). Dans le milieu d'où il vient, depuis des générations, les hommes ne s'intéressent pas aux livres ; ils arrêtent l'école à treize ans pour aller travailler et aider leurs parents en contribuant aux revenus du foyer. De cette mémoire sociale Didier Eribon hérite lui aussi, malgré lui. Il confie avoir ressenti toute sa vie, et même aujourd'hui encore, une « honte sociale », le sentiment diffus d'avoir trahi les siens en devenant un homme de lettres, un universitaire et un écrivain. Cette influence de l'histoire sociale, évoquée dans *Retour à Reims*, est donc bien présente en lui, même s'il est d'une certaine manière en désaccord avec elle. Elle est présente au cœur de sa mémoire sémantique et influence sa perception de lui-même et sa représentation des différences sociales. Didier Eribon ne défend pas l'idée qu'un fils d'ouvrier « pète plus haut que son cul » simplement parce qu'il aime l'école, la littérature et la sociologie. Ce jugement n'est pas le sien. Mais il lui a été répété tout au long de ses années de formation, et il résonne en lui avec force. Il se voit ainsi être le porteur, au cœur de sa mémoire sémantique, des générations précédentes de fils d'ouvriers, tous ces gens pour qui l'ascension sociale n'était même pas une possibilité. Ces laissés-pour-compte ont intériorisé cette situation de domination sociale et économique et, en retour, ont dévalorisé ces éléments distinctifs de « ceux qui réussissent » : les études et le savoir. Cette représentation sociale s'est ensuite transmise de père en fils.

Nous n'avons pas besoin d'être d'accord avec notre héritage pour qu'il se perpétue à travers nous – bien au contraire. Nous pouvons mettre du temps à comprendre – et parfois ne jamais y parvenir – que nous portons en nous, en plus de notre passé individuel, le passé de nos aïeux et de notre classe sociale. Le vécu de ceux qui nous ont précédés ne s'est pas imprimé en eux que dans leur mémoire épisodique. Les souvenirs de la mémoire épisodique ne sont en effet pas des données objectives, ils se colorent en fonction du vécu émotionnel et du contexte socioculturel dans lequel ils prennent place. Les jugements, les leçons, les interprétations tirés des expériences de nos parents, du cours de leur vie, sont en partie déterminés par un contexte social, et constituent le cœur de la mémoire sémantique, en grande partie implicite, qui se perpétue de génération en génération. Notre passé ne commence pas à

notre naissance mais trouve son origine bien avant, dans la vie, les croyances, les souffrances et les joies de ceux qui nous ont précédés, et dont nous héritons parfois sans le savoir. Si nous ne parvenons pas à en prendre conscience, à expliciter le contenu de notre mémoire sémantique, nous risquons de vivre étrangers à nous-mêmes, et de nous voir impuissants face aux maux dont nous souffrons. Sans qu'il en soit vraiment conscient, aimer lire et étudier, être gay également, signifia longtemps pour Didier Eribon être coupable de trahir les siens. En écrivant, et ainsi en revisitant sa mémoire épisodique, il comprend pourquoi il en est venu à ressentir cette trahison. Il lui a alors été possible de se libérer peu à peu de cette croyance en développant une nouvelle interprétation : réussir à l'école et s'élever socialement, n'est-ce pas moins faire honte aux siens que leur rendre hommage, les remercier de tous les efforts qu'ils ont consentis pour lui ? Didier Eribon a alors pu substituer aux représentations et idées générales héritées de sa classe sociale de nouvelles interprétations, et ainsi modifier sa mémoire sémantique. Inutile d'être écrivain pour réaliser cela.

Charles Pépin, *Vivre avec son passé. Une philosophie pour aller de l'avant*, Paris, Pocket, 2025, « Agora Philosophie ».

IMPRIMERIE NATIONALE – 26 1229 – D'après documents fournis